

2. Chronique sur le travail de l'anthropologue Kane Race

Soel : J'ai choisi de vous parler d'un anthropologue australien qui a travaillé sur les usages queer des drogues et qui s'appelle Kane Race. C'est une lecture qui m'a fait du bien parce que dans la manière qu'il a d'aborder les consos, il se positionne en opposition avec les discours condescendants et toxicophobes sur les queer/LGBTI qui se droguent et les communautés de drogués en général d'ailleurs ; ces discours qui nous présentent comme des personnes défaillantes, défectueuses, relâchées... Ce que j'aime beaucoup aussi dans son travail, c'est qu'il s'appuie sur sa propre expérience pédée ou queer de la consommation de drogues ; grâce à ça il voit des choses d'un autre angle que celui qu'on a l'habitude d'entendre.

Je vais vous parler de deux thématiques sur lesquelles il a écrit : la fête et le VIH.

D'abord, la fête. Là, pour nous situer un peu, on est à Sydney, dans les années 1990 et 2000, dans les espaces festifs queer au moment où l'épidémie de VIH/sida est encore forte. Race part de ce cas, et il observe que les drogues ont permis de matérialiser l'identité gay, la culture gay. Dans ses termes, il dit qu'elles constituent une des « *infrastructures de la vie queer* ». Si on remonte dans le temps, avant les mouvements de libération gay et lesbienne des années 70, c'est dans les bars et les lieux urbains marginaux que les cultures queer se sont d'abord construites, puisque les personnes queer ou LGBTI – nos aïeux et aïeules – étaient exclues des institutions traditionnelles (famille, travail) et des espaces publics. Ce qu'il écrit, c'est que les drogues ont eu un impact sur la longévité des institutions queer, comme les lieux de fête et les autres lieux d'organisation communautaire. Même si ce n'est évidemment pas la seule raison, l'alcool et les prods font partie des choses qui font que les personnes viennent dans les lieux de fête, s'y désinhibent, et y restent parfois longtemps, y consomment – sur le principe des bars de soutien, par exemple –, s'y investissent...

Il écrit aussi que les prods ont contribué à faire exister un sentiment de communauté à travers ces soirées gays et queer. Dans ces fêtes, on a des corps qui se rapprochent, des lumières, un certain style musical, mais aussi les drogues et les effets qu'elles produisent – surtout l'ecstasy à ce moment-là. Ce que permet la teuf aussi, en tout cas dans les lieux qu'il observe, c'est de faire se côtoyer des personnes diverses avec des positions sociales diverses, aussi bien des personnes impliquées dans la vie nocturne que des personnes impliquées dans l'activisme politique, qui font la fête ensemble. Tout ça crée une communauté ; en tout cas un sentiment de « *faire communauté* ».

Voilà, ce que je trouve précieux c'est qu'il rentre pas dans le questionnement de : est-ce que ce rôle des drogues était bon ou mauvais ? Simplement, il constate que les drogues produisent des effets sociaux et politiques, notamment

qu'elles font que des corps vont être ensemble, avoir du plaisir ensemble, mais aussi être solidaires et s'organiser ensemble.

Lei : *Super intéressant de défaire cet imaginaire de l'isolement qui colle à la conso de drogues, et de mettre en avant la construction de communautés sociales, politiques autour de ça. Un autre imaginaire toxicophobe sur les drogues c'est la destruction des corps, le mal que les drogues font à la santé. Race a aussi démonté ça, c'est ça ?*

Soel : Oui, carrément. Pour lui c'est plus complexe que ça et je pense qu'on peut être pas mal ici à être d'accord : parfois, les drogues, ça fait du bien et il y a des moments où on en a particulièrement besoin. Comme je l'ai dit tout à l'heure, le moment où il observe la place des

drogues chez les queers c'est juste après le moment le plus fort de l'épidémie de VIH/sida, et ce contexte est crucial. Là, on est au milieu des années 1990 et on a l'arrivée des trithérapies, qui sont les premiers traitements combinés efficaces pour contenir le VIH. C'est à partir de ce moment-là que les personnes sous traitement ne meurent plus du VIH.

Mais les trithérapies ne sont pas les seules molécules que les queers et les séropo mettent dans leur système. Ils et elles utilisent d'autres drogues qui permettent de faire face à l'expérience traumatique de l'épidémie de VIH/sida.



Il écrit qu'elles permettent des modifications de l'état de conscience qui constituent presque une « méditation » sur la maladie – c'est le terme qu'il utilise. Ces méditations sont surtout collectives, sur les dancefloors et dans les appartements.

Après, on a des effets différents selon les produits. La kétamine permettrait une forme de réconciliation avec l'idée de mort, à travers des expériences dissociatives qui s'en rapprochent ; l'ecstasy permettrait des formes d'intensité relationnelles par le toucher et la parole, essentielles dans cette période de perte et de stigmatisation ; le crystal meth et le GHB permettent de rallonger le temps, dans un contexte où les espérances de vie sont réduites. Il appelle ça une « *temporalité sensuellement dilatée* ». Il dit aussi que ces produits, par exemple les mélanges ecstasy/kétamine/crystal meth permettent de ramener un sens de sa propre vitalité, confiance en soi et possibilité d'érotisme. Pour les personnes concernées, cela permet de ne pas se vivre seulement comme des corps malades et condamnés à mort. En plus, les substances conduisent des expérimentations en dehors des contraintes conventionnelles de la vie quotidienne – ou de la vie hétéronormée et capitaliste, surtout. C'est crucial, dans le sens où l'arrivée des trithérapies produit des effets ambivalents. Elle sauve les vies des personnes vivant avec le VIH, néanmoins le fait de prendre ces traitements est contraignant, parce qu'il faut planifier ses journées ; il faut s'adapter à l'idée de retourner à un quotidien normé, au travail, etc. alors qu'on pensait mourir, tout cela dans un environnement qui reste marqué par un immense deuil et par les LGBTphobies et la sérophobie.

Pour lui, ces mélanges de produits ne sont pas si différents des combinaisons de médicaments contre le VIH prescrits par les médecins. Il y voit de l'automédication, des expérimentations et surtout du plaisir ; pour décrire ça il utilise les expressions « *pharmacologie freelance, disco-pharmacologie ou pharmacologie populaire* ». Et il dénonce le fait que ces expérimentations soient considérées comme irresponsables ou dommageables, simplement parce que ce n'est pas l'autorité médicale qui les a prescrites.

Ce que fait Kane Race – et que l'on essaie de faire dans cette émission de radio aussi je crois – c'est qu'il prend au sérieux toutes les façons dont les queers augmentent les plaisirs qu'ils et elles tirent de leurs consommations. Il valorise les façons inventives qu'ils et elles ont de s'autogouverner, de prendre soin d'eux-mêmes et des autres au milieu d'une épidémie. En fait, il décrit des formes de santé communautaire qui sont ancrées dans les sociabilités, les réseaux affectifs et sexuels, et les espaces LGBTQI – et pas dans les institutions de santé publique.

Même si son approche a ses limites, parce qu'elle oublie un peu les souffrances et difficultés que les drogues peuvent amener, les injonctions à se droguer, etc., je trouve qu'elle fait du bien et qu'elle donne de la force pour sortir de la honte de soi et aller vers des formes de libération collective.

Pour le découvrir davantage :

Race, K. (2004). *Pleasure consuming medicine. Thèse d'anthropologie, UNSW Sydney.*

Race, K. (2018). *The gay science: intimate experiments with the problem of HIV. Routledge, Taylor & Francis Group.*

Race, K. (2021). « A Lifetime of Drugs ». In *Long Term: Essays on Queer Commitment. Duke University Press, pp. 89–116.*

Ruby Rouelibre, radiomaniaque
Soel, membre de la Quinzaine Stupéfiante et du SESSTIM
Des membres de Polytoux

